

ROMANS
ADO

SONIA RISTIĆ

ORANGES

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

DRAGES

“J’aurais voulu ne pas voir ce que Belgrade

était devenu. J’aurais voulu ne jamais y revenir. Et merde... Les larmes à nouveau. Dario soupire. – Ne me dis pas qu’elle pleure à nouveau. Franchement, t’es chianta à la fin !

– Fous-lui la paix, qu’elle chiale, si ça lui fait du bien. L’esquisse d’un sourire dans le rétroviseur. Une drôle de sensation de déjà-vu... Je connais ce sourire.”

Fin des années 1990. Tamara, jeune étudiante serbe exilée à Paris, retourne à Belgrade. Dans cette ville brisée, sous embargo, qu’elle ne reconnaît plus, elle tombe sous la coupe d’un jeune homme sombre et fascinant, Alexandre...

“Prst na orozu lagan, u srcu uragan,
i skok preko duge.”

Djordje Balašević, *Balkanski tango*

“Le doigt léger sur la gâchette,
le cœur en tempête, et un bond
par-dessus l’arc-en-ciel.”

Djordje Balašević, *Le Tango des Balkans*

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud. 2008
ISBN 978-2-330-01183-3

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD JUNIOR

SONIA RISTIĆ

ORAGES

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai entendu un ami auteur dire un jour lors d'un débat que la seule question qui lui semblait importante quand il s'agissait d'écriture était de savoir d'où l'on écrit.

J'écris de l'exil.

Un exil volontaire, assumé, choisi, mais un exil tout de même.

J'ai quitté Belgrade il y a plus de quinze ans et je n'y suis retournée qu'une fois, très brièvement, en hiver 1995, pour me rendre compte que ce n'était plus ma ville, que j'y étais désormais étrangère.

Le Belgrade dont je parle ici n'est pas tout à fait vrai. Je ne prétends pas témoigner. Ces images me sont personnelles, forcément subjectives et partiales. Ce ne sont que mes impressions, mon rêve-cauchemar de Belgrade.

Que ceux qui inévitablement n'y reconnaîtront pas leur ville me pardonnent ; c'est la mienne que je fais vivre ici. Cette ville fantasmée avec laquelle j'entretiens des rapports complexes, ambigus, tissés de nostalgies, de deuils impossibles et de culpabilités dont tout exilé encombre ses bagages.

*Pour ma ville qu'ils ont brisée, les salauds,
mon Belgrade pris en otage par Milošević,
par la mafia des profiteurs de guerre,
affamé par l'embargo,
coupé du monde de partout et pourtant,
toujours au cœur du monde,
pouls qui résonne jusqu'aux continents lointains.
Mon Belgrade, humilié par les frappes de l'Otan,
mon Belgrade rebelle, pêchu, fou, rêveur, combattant.*

1

FÉVRIER ÉTAIT MAUSSADE, comme toujours.
Froid, pluvieux, déprimant.

J'avais probablement foiré mes partiels, je n'avais pas vraiment de maison et, pour couronner le tout, voilà que je devais retourner à Belgrade, pour une sordide histoire d'héritage. Poser une signature absurde au bas d'une série de documents qui allaient faire de moi la propriétaire de quelques hectares de forêt au fin fond de la Serbie. Par les temps qui couraient, ça ne devait pas valoir plus qu'une bouchée de pain rassis. Et moi, j'avais à peine de quoi payer le voyage.

Chienne de vie, les temps étaient moches.

Le siège de Sarajevo durait depuis presque trois ans, et tout le monde s'en foutait. L'année précédente, huit cent mille Tutsis se faisaient émincer à la machette, et tout le monde s'en foutait. En Algérie, on égorgeait pour une mèche qui dépasse, et tout

le monde s'en foutait. Comme si j'en avais quelque chose à faire, de mes notes, de la pluie de février ou du testament d'un grand-oncle que je n'avais dû voir qu'une ou deux fois dans ma vie.

Je n'avais pas envie de retourner là-bas, ni à Belgrade ni ailleurs dans ce maudit pays. Je n'avais pas de maison à Paris, mais j'aurais une forêt au bled. Ce pays était devenu si méchant. Je n'en voulais pas, de cette forêt. À force de fréquenter ces gens-là, les arbres étaient sans doute devenus méchants aussi. Des arbres méchants, dans un pays méchant, avec des gens méchants, profondément enracinés dans une époque méchante.

Tereza m'attendait près de la bouche de métro. C'était elle qui m'avait branchée sur ce plan de bus jusqu'à Budapest. Parce que je devais passer par Budapest. Belgrade n'existait pas, ces années-là. Capitale d'un petit pays gouverné par un petit dictateur. Un bon gros embargo, et on n'en parle plus. Pas d'avion, pas de train, pas de bus pour Belgrade. Alors, se rapprocher au plus près, ça donne Budapest. Sauf que Budapest, ça commençait à être fichtrement branché. Très à la mode. Avion et train, très chers.

Tereza, je l'avais rencontrée à la fac. Hongroise, jusqu'au cliché. Rousse, sourire énorme, joviale. Ça doit tout de même exister, des Hongroises introverties et ronchonnes. J'avais beau renier mes origines, je véhiculais à tout va les pires lieux communs appris au pays. Car pour les Yougos, toutes les Hongroises

sont forcément joyeuses, légères et marie-couche-toi-là. Bref, mon Hongroise parisienne rentrait chez elle pour les vacances scolaires et m'avait tuyauté pour l'aller-retour en bus à six cents balles. Encombrée de sacs remplis de cadeaux, elle souriait comme quelqu'un qui a réussi ses examens.

Un peu à l'écart des files d'attente devant Notre-Dame, l'attroupement autour du bus. Je ne l'aurais pas parié, mais tous les sacs Tati ont fini par rentrer dans le compartiment à bagages, et nous sommes partis dans la nuit.

Je les ai immédiatement haïs, les Hongrois du bus. Je ne pouvais pas ne pas remarquer à quel point nous nous ressemblions. L'odeur des Balkans nous collait à la peau pareillement, même si géographiquement, la Hongrie n'avait pas grand-chose à voir avec les Balkans. Dix ans plus tôt, nous les prenions de haut, nous nous sentions si supérieurs. Eux, ils avaient beau être nos voisins, n'empêche que pour nous, ils étaient l'Est. Nous, les Yougos, nous étions tellement différents, tellement meilleurs. Aujourd'hui, Budapest nous jetait à la face ses hordes de visiteurs occidentaux et nous, nous n'existions que dans les séquences horreurs du journal télévisé.

Au petit matin, quelque part en Allemagne, la neige. J'avais oublié comment c'était, pas de neige à Paname. Et moi, en baskets de toile et imper léger. Bien joué.

Puis Budapest, tard le soir. Vers les quatre heures du matin, je devais prendre un train improbable jusqu'à la frontière, descendre, faire cent mètres à pied puis, une fois dans le pays méchant, monter dans un autre train jusqu'à Belgrade.

Après minuit, les gares de partout se ressemblent. Glauques, très glauques. Les enfants tziganes qui tirent sur les mégots ramassés par terre, ivrognes et toxicos vautrés sur les bancs, contrebandiers de chez moi. Si j'avais dû à tout prix choisir une compagnie, c'est les premiers que j'aurais pris, sans hésiter.

Un compartiment sur trois est éclairé, néon blafard qui clignote et rend encore moins accueillants les visages hagards des passagers. J'ai fini par opter pour un compartiment vide, sans lumière. J'attends, frigorifiée.

Une ombre s'encadre dans la porte, pure carrure du bled, le type doit baisser la tête pour entrer.

— T'es toute seule ?

J'acquiesce, l'air très naturel, malgré mes dents qui jouent la samba. Dans la pénombre, je crois que le gars sourit, il tire la porte derrière lui, fait glisser le verrou.

Dans un compartiment un peu plus loin, je crois entendre des rires. Ou ce n'est peut-être que quelqu'un qui ronfle déjà.

— Lève-toi.

Je m'exécute. Un par un, il tire les six sièges pour qu'ils se rejoignent au milieu.

— Pourquoi ?

Je bredouille.

— Pour nous faire un lit.

Mais bien sûr, exactement ce dont je rêvais. Même si je voulais hurler, j'en serais incapable. Je m'assois, les genoux repliés, dans un coin.

— Viens là, dit-il en montrant vaguement la place à côté de lui.

Je décline poliment et me tasse un peu plus dans mon coin.

— Viens là, fais pas chier.

Sa main se referme sur mon poignet et me ramène vers lui. J'essaye de lui dire quelque chose, mais je claque trop des dents, je suis tétanisée de peur, rien ne sort. Il referme ses bras immenses sur moi et me niche au creux de son torse. Mes fesses butent sur quelque chose de très dur à hauteur de sa ceinture. Je me raidis.

— Espèce de cruche.

Il grogne, en me montrant le flingue. Me voilà rassurée.

— Maintenant, on dort.

Amen.

Alors qu'un jour incertain se lève sur le no man's land, des militaires aussi endormis que nous font descendre tous les passagers. Mon nouvel ami porte mon sac tandis qu'en file indienne, nous patageons dans la boue sur les deux cents mètres qui nous séparent de la mère patrie.

Un autre train, aussi froid et aussi sombre que le premier. Un autre compartiment désert. Cette fois, je l'aide cordialement à nous fabriquer un lit et me cale dans ses bras sans un mot. Y a des situations où l'on prend vite des habitudes.

Quelques heures plus tard, une main rustre me secoue. J'ouvre les yeux. Le gars me tend un gobelet rempli d'un breuvage douteux, mais peu importe, c'est chaud. J'ose pas lui dire qu'en temps normal, le café, je le bois sans sucre. Parce que je suis presque sûre que c'est de café qu'il s'agit, ce truc qui me décape l'estomac. Je souris.

— Tu sais que t'es un peu idiotte comme minette, complètement inconsciente ! aboie-t-il.

— Moi, c'est Tamara, et je suis également ravie de faire ta connaissance. Et je ne suis pas une minette. Idiotte, sûrement, mais pas une minette. J'y crois pas... C'est quoi, ton problème ?

— Dario.

Il me tend une main énorme, faisant toujours la grève du sourire.

— Tu ne te rends pas compte des risques que tu prends. Toute seule, dans ce genre de train. T'as un peu regardé autour de toi ? C'est vraiment con. Des filles comme toi disparaissent tous les jours...

— Oh, ça va comme ça.

Je commence à m'énerver.

— Tu vas me faire la morale maintenant, après m'avoir fichu la trouille de ma vie cette nuit ?!

— T’as intérêt à me causer meilleur, gamine, ou la tarte que tu mérites, tu vas te la prendre... Qu’est-ce que t’as cru, que j’allais te violer ? Tu t’es regardée ? Qui aurait envie de toi ?

Lard ou cochon, je ne sais toujours pas. Je suis furieuse. Et désespérée. Furieuse contre ce primate qui me malmène. Furieuse contre la vie mal fichue, qui m’oblige à subir tout ça. Désespérée d’être si seule.

Je voudrais trouver la force de l’envoyer balader. Je voudrais que cet horrible voyage soit terminé. Je serre les mâchoires et tente de me composer un visage de circonstance, mais de fureur et de désespoir, je sens les larmes monter.

— T’es vraiment un connard.

À la place de la torgnole promise, c’est un paquet de mouchoirs qu’il me balance.

— Je suis désolé, je ne voulais pas te vexer. C’est vrai que tu es trop maigre, mais tu es mignonne quand même. Je suis sûr qu’il y a des garçons à qui tu plais. Arrête de chialer, tu me fais de la peine.

— Je ne pleure même pas à cause de ça, espèce de crétin.

Et je repars de plus belle. Ça fait des années que je m’en suis empêchée. Forcément, quand ça explose, c’est le Niagara.

Toujours aussi ours, Dario me prend dans ses bras. Il me secoue comme un prunier, mais je sais que c’est censé être un câlin bienveillant. J’étale ma morve sur son pull, un long moment.

J'en profite, pour toutes les larmes que je n'ai pas versées.

Pour les habitants de la région des Grands Lacs, pour l'Algérie, pour Sarajevo assiégé, pour mes partiels ratés, pour le pays méchant, et puisque j'y suis, j'en profite pour la Shoah, pour le Chili, pour mon dernier chagrin d'amour.

J'en profite, pour le divorce de mes parents il y a douze ans, pour les remarques cinglantes de ma prof de sport en sixième, pour les massacrés cambodgiens et le génocide des Arméniens.

J'en profite, pour les affres adolescentes, pour tous les mélos où je me suis empêchée de pleurer, pour Saco et Vanzetti. J'en profite, pour n'avoir pas eu de grand frère, mais une sœur avec laquelle je ne parle plus depuis cinq ans.

Tout y passe, sur le pull de Dario. Et j'en aurais bien trouvé beaucoup d'autres, des raisons pour pleurer, si à ce moment-là, le train n'était pas entré en gare de Belgrade.

2

LA GARE DE BELGRADE est encore plus sale que dans mon souvenir.

La police militaire patrouille, ils ont des uniformes flambant neufs, treillis de camouflage bleu-gris, bérets noirs très seyants.

N'ont pas l'air vrais, on dirait des figurants sur un tournage.

Il était prévu qu'en arrivant j'appelle ma tante chez qui je devais rester ces quelques jours, mais je n'ai que moyennement envie de la voir. Je n'ai jamais été très famille, et depuis que je suis partie, encore moins. Elle m'en voulait à mort, comme tous les autres, d'avoir hérité de ce lopin de terre. Je pouvais les comprendre, la raison pour que ça me revienne était plutôt obscure.

— Quelqu'un t'attend ? me demande Dario.

— Non.

— Tu vas où ?

— Chez ma tante.
— Où, chez ta tante ?
— Nouveau Belgrade.
— Va falloir que tu sois plus précise si tu veux que je te dépose.
— Oh, merci, mais ça va aller, je vais prendre le 53, c'est direct.
Dario me jette un regard incrédule, puis explose de rire.
— Ça fait longtemps que t'es pas rentrée au pays, toi !

Devant la gare, c'est noir de monde. Ça hurle, ça se dispute, ça se bouscule. Un attroupement à perte de vue, masse humaine bien compacte.

— C'est une manif ? je demande.
— Non, répond Dario, hilare. C'est l'arrêt de bus.
Effectivement, un bus arrive. Enfin, quelque chose qui devait être un bus, il y a des années. Maintenant, ça ressemble plus à une poubelle sur roues.

La masse humaine frémit, comme l'eau prête à bouillir. Un seul mouvement la précipite vers les ouvertures. À une autre époque, il devait y avoir des portes, mais apparemment, quelqu'un a jugé que les bus de Belgrade n'avaient plus besoin de portes. Je regarde, fascinée, la bousculade. C'est évident qu'il n'y a plus de place, mais ça pousse toujours.

Je vois une bonne femme envoyer un coup de coude délibéré et précis dans le ventre du monsieur d'à côté et l'éjecter, sans ciller, alors qu'il se met à l'insulter. Une autre, sans plus de ménagement, entasse ses bagages sur la mémé à laquelle une bonne âme a cédé une place assise. On fait passer un petit enfant par-dessus les têtes des passagers pour éviter de le piétiner. Le gamin rit aux éclats jusqu'à ce qu'une main tendue ne l'attrape et ne le suspende à moitié sur une tringle. L'enfant ressemble à un paquet accroché à un portemanteau ; lui au moins a l'air de s'en amuser.

Le flot ne s'arrête pas. Ça rentre toujours. Forcément, ceux qui poussent à la porte de devant expulsent d'autres par la porte de derrière. Des bagarres éclatent. Le chauffeur assis sur le bord du trottoir termine tranquillement sa cigarette et attend que ça se stabilise.

Dario se tient les côtes en me regardant.

— Allez, viens. De toute façon, le 53 n'existe plus. C'est un des premiers qui a été supprimé. Elle habite où exactement, ta tante ?

Les larmes montent et débordent à nouveau. Je m'y étais préparée, à un Belgrade différent de celui que j'avais quitté, mais là, c'est trop. Et ça ne fait que dix minutes que je suis arrivée. Dario panique.

— Ah non, tu vas pas recommencer ! Si tu te re-mets à pleurnicher, je te plante là !

Je ravale.

— Je peux venir chez toi ? Un canapé, même par terre dans un couloir, ça me va, s'il te plaît, je ne vais pas supporter ma tante...

Il m'empoigne le bras et nous fraye un passage dans la foule. Je crois que ça veut dire oui.

Un peu plus loin, une Mercedes rouge est garée en plein milieu de la rue. Un jeune homme verse dans le réservoir de l'essence d'un bidon. Dario l'interpelle, ils se sautent dans les bras, s'embrassent.

— Je te présente Alex. Elle, c'est Tamara. Je l'ai ramassée dans le train. Elle est un peu larguée. On l'emmène avec nous.

— Alexandre. Enchanté.

La carrure est beaucoup plus discrète que celle de Dario, mais la poignée de main me déboîte l'épaule pareillement.

Mon Dieu, qu'il est beau.

Ça aussi, j'avais oublié. À quel point ils étaient vraiment beaux, les gars du bled, quand ils étaient beaux. Le regard sombre, le cheveu clair, le menton ferme. Pour les critères du pays, c'est un gabarit moyen, mais dans le métro parisien, il dépasserait d'une tête.

Assise à l'arrière, je me force à décoller mes yeux du visage d'Alexandre dans le rétroviseur.

Qu'est-il arrivé à cette ville, à ce pays ?

Je ne reconnais rien. Les rues où j'ai passé mon enfance et mon adolescence, je ne les reconnais plus.

Au bord de la route, tous les cent mètres, des gens vendent de l'essence de contrebande. Aucun n'a la tête de l'emploi, aucun ne ressemble à l'image qu'on se fait d'un contrebandier. Ils ressemblent à mes profs de lycée, à mon dentiste d'enfance, à la bibliothécaire de mon quartier.

Dans le centre-ville, les néons agressifs des casinos de fortune ont remplacé les enseignes des librairies, des *kafanas** mythiques, des cinémas. Les lieux que je fréquentais n'existent plus. Les gens non plus.

Il y a quelques années, je faisais ce même trajet à pied, tous les jours, pour aller au lycée. Je savais exactement qui j'allais rencontrer, à quel coin de rue, dans quel café. Aujourd'hui, je parie que je ne croiserais plus une seule tête connue si jamais je trouvais le courage de m'aventurer à pied dans cette ville apocalyptique qui n'est plus mienne.

Tous mes potes sont ailleurs. Nous sommes tous partis, les uns après les autres, sans adieu ni fête de départ. C'était provisoire, nous voulions juste prendre l'air, voir comment c'était ailleurs, bouger un peu, le temps que ça se calme, que les enrôlements cessent...

Personne n'est revenu. Personne n'avait plus d'endroit où revenir. D'autres se sont posés à nos coins de rue, ils y vendent des faux Levi's de Bulgarie, des fausses Rolex de Taiwan, du vrai gasoil

* *Nom turc des vieux cafés.*

de contrebande. Ils ont pris Belgrade comme on prend une ville en temps de guerre, sans désir de la connaître avant. En partant, nous avons livré Belgrade à l'ennemi. J'aurais voulu ne pas voir ce que Belgrade était devenu. J'aurais voulu ne jamais y revenir.

Et merde... Les larmes à nouveau.

Alexandre me tend un paquet de mouchoirs. Dario soupire.

— Ne me dis pas qu'elle pleure à nouveau. Franchement, t'es chiant à la fin !

— Fous-lui la paix... Qu'elle chiale, si ça lui fait du bien.

L'esquisse d'un sourire dans le rétroviseur.

Une drôle de sensation de déjà-vu. Ce sourire en coin, cette lèvre supérieure qui se retrousse de travers... Je connais ce sourire. Sans doute qu'il ressemble à celui de quelqu'un que je connais, que j'ai connu. Ou peut-être pas. Quelqu'un d'aussi beau, je m'en souviendrais.

— T'es d'où ? me demande-t-il.

— D'ici.

— Tu étais d'ici, mais tu vis où, maintenant ? demande Dario. Budapest ?

— Non. Paris.

Ils échangent un regard entendu.

— Et tu t'y plais, à Paris ? demande Alexandre.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à ça.

— Oh ! la la ! Mademoiselle est philosophe ! se moque Dario.

Ils se marrent. Moi aussi. À ce stade-là, il n'y a rien d'autre à faire.

— Et tu viens à Belgrade pour réfléchir à quoi ? poursuit Alexandre, qui rit maintenant de toutes ses dents.

Ce rire aussi, il me dit quelque chose.

— Allez-y, moquez-vous de moi ! En fait, je suis ici pour de la paperasse. J'ai hérité d'un lopin de terre, d'une forêt plus précisément, quelque part vers Mladenovac*.

Dario et Alexandre partent d'un fou rire.

M'imaginer en héritière champêtre a l'air de les amuser follement. Tout ça est absurde. Cette situation. Absurde et très drôle. C'est aussi sans doute les nerfs qui lâchent, en ce qui me concerne en tout cas.

— Écoute, ça nous intéresse, Paris, dit Dario, une fois calmé. On va faire des affaires ensemble. On t'expliquera.

* *Ville de province, à proximité de Belgrade.*